

Dans son royaume, avec sa main de fer, il lui eût été facile d'étouffer dans son germe l'irrégion naissante. Loin de là, il la choya, l'éleva et la fit grandir. Si l'Allemagne recueille un jour les fruits amers de l'incrédulité, si, après avoir semé le vent, elle récolte les tempêtes¹, le premier coupable à qui remontera la responsabilité de ces bouleversements et de ces désastres, ce sera celui à qui elle a donné le titre de Frédéric le Grand.

Nous devons maintenant étudier, dans le livre quatrième, le progrès du rationalisme dans le pays où il a atteint son plus grand développement, c'est-à-dire en Allemagne.

¹ Ce qui a sauvé jusqu'ici l'Allemagne, c'est que l'incrédulité n'a été répandue que parmi les professeurs, les savants et les ministres protestants. Ce que disait Mirabeau en 1787 est encore vrai en grande partie : « C'est un préjugé généralement répandu en Allemagne que les provinces prussiennes sont remplies d'athées. La vérité est que, s'il s'y rencontre des libres-penseurs, le peuple y est aussi attaché à la religion que dans les contrées les plus dévotes, et qu'on y compte même un grand nombre de fanatiques » (Dans A. de Tocqueville, *L'ancien régime et la révolution*, in-8°, Paris, 1856, p. 250). Malheur à l'empire allemand, le jour où l'irrégion pénétrera dans les masses ! Il verra se renouveler alors les mêmes scènes que l'esprit d'impiété produisit en France en 1792.

LIVRE QUATRIÈME.

LE RATIONALISME BIBLIQUE EN ALLEMAGNE.

CHAPITRE I.

COMMENCEMENTS DU RATIONALISME BIBLIQUE.

La lumière que le protestantisme se vantait d'avoir apportée au monde devait s'éteindre dans les ténèbres de l'incrédulité. Du temps de Luther, le peuple même saluait avec enthousiasme l'ère éclatante qui, croyait-il, commençait à poindre :

*Wacht auf, es nahent gen dem tag!...
Die rotbrünstige morgenret...*

Debout, voici venir le jour...
Salut, ardente, immense aurore!

chantait le poète cordonnier de Nuremberg, Hans Sachs¹. Au commencement de ce siècle encore, Werner, dans

¹ *Deutsche Dichter des xvi Jahrhunderts*, in-8°, t. v, Leipzig, 1870, p. 10.

son drame de *Luther*, veut rendre sensible aux spectateurs la révolution opérée par le protestantisme. A mesure que le moine de Wittemberg prêche dans l'église, au milieu de la nuit, contre les anciennes erreurs, et annonce qu'elles sont près de disparaître, les cierges s'éteignent par degrés et font place au jour qui perce à travers les vitraux de la cathédrale gothique¹. Werner comprit lui-même plus tard que ce qu'il avait pris pour une aurore était un incendie, qui avait ravagé le monde et les intelligences; il se convertit et devint prêtre catholique; il vit que la soi-disant Réforme menait peu à peu ses sectateurs au rationalisme.

Trois éléments divers se combinèrent ensemble pour produire le rationalisme en Allemagne : le déisme anglais, le philosophisme français et le wolfianisme. Nous avons déjà vu comment les écrits des Collins, des Tindal, des Voltaire, des Rousseau avaient été accueillis et lus en Allemagne; nous avons dit aussi comment la philosophie de Wolf leur avait préparé le terrain. Il nous reste maintenant, après avoir signalé les éléments étrangers, à étudier en détail les éléments indigènes et à rechercher quelles ont été les origines allemandes du rationalisme.

Après la commotion violente produite par Luther et les autres hérésiarques du xvi^e siècle, il y avait eu un temps de détente et comme de marasme. On put croire un instant que les germes d'incrédulité que la Réforme

¹ Frd. L. Z. Werner, *Theater*, 6 in-12, Vienne, 1813-1818, t. III, *Martin Luther*, act. v, scène III, p. 280. Cf. De Staël, *De l'Allemagne*, 2^e partie, ch. xxiv, édit. de 1869, p. 322.

recélait dans son sein seraient étouffés et n'arriveraient jamais à éclosion. Mais il ne devait pas en être toujours ainsi. Si la terre n'était pas encore prête pour faire lever partout la semence, il y avait comme des coins ou des replis de terrain où elle produisait de temps en temps quelques fruits. Le rationalisme se manifestait çà et là comme à l'état sporadique. Ce furent les exagérations du piétisme qui produisirent le contre-courant du rationalisme. Il s'accrut insensiblement et sans qu'on y prit garde; dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, il était déjà devenu redoutable. Voici la marche qu'il avait suivie :

Son premier pas fut de chercher à établir que tous les dogmes chrétiens peuvent être démontrés par la raison et sont, par conséquent, tout à fait rationnels. Par une pente glissante et rapide, il arriva bientôt à ne vouloir plus admettre comme vérités chrétiennes que celles que la raison pouvait comprendre. Tous les mystères se trouvèrent ainsi exclus de la religion avec les dogmes qui s'y rattachent et le Christianisme se réduisit peu à peu à n'être qu'une doctrine morale.

Il semble que l'Écriture aurait dû être sacrifiée sans merci avec tout le reste, cependant il n'en fut rien. Les idées protestantes l'avaient tellement identifiée avec le Christianisme lui-même qu'on ne pouvait penser à la lancer par-dessus bord; on se contenta de la défigurer et de chercher à la rendre en quelque sorte rationaliste elle-même.

Hic liber est, in quo sua quærit dogmata quisque,
Invenit et pariter dogmata quisque sua,

disait un professeur de Bâle, Samuel Warenfels († 1740)¹. Par des procédés violents d'interprétation, on en fit disparaître tout ce qui paraissait incompatible avec la pure raison, c'est-à-dire les miracles et les prophéties.

Le développement du rationalisme amena dans l'église protestante le développement parallèle du « supranaturalisme, » qui fit revivre les premières théories protestantes et insista particulièrement sur la nécessité et la réalité historique de la révélation surnaturelle, sur la divinité de l'Écriture, source pure et permanente de la doctrine chrétienne.

Naturalisme et supranaturalisme entrèrent bientôt en guerre et de la violence du choc résulta un éloignement plus grand. Nous voyons un exemple remarquable de la réaction produite dans le sens rationaliste par le piétisme dans la personne de Hermann von der Hardt (1660-1746), professeur d'exégèse et de langues orientales à l'université de Helmstädt. Esprit singulier et bizarre, il avait été imbu d'abord d'idées piétistes par ses relations avec Spener et Sandhagen, puis il s'était porté à l'extrémité opposée et était tombé peu à peu dans le rationalisme. Ce personnage, assez peu connu aujourd'hui comme exégète, mérite d'être étudié. Il fit exception à son époque, mais ce sont les exceptions de ce genre qui préparent insensiblement les révolutions d'idées et habituent les esprits à accepter l'erreur. En 1727, il fut destitué de sa chaire à cause des opinions

¹ *Dissert. var. argum.*, t. II, p. 390; G. Franck, *Geschichte der prot. Theol.*, t. II, p. 256.

hétérodoxes qu'il avait professées dans ses ouvrages et en particulier dans ses *Ænigmata prisici orbis* (1723). On le condamna à une amende de cent thalers. A la suite de cette sentence, il brûla huit in-folio manuscrits, où il avait consigné ses réflexions sur l'Écriture, et en envoya les cendres avec l'argent au gouvernement¹. Sa vie est pleine de traits de ce genre. Un de ses contemporains, Reinmann, disait de lui qu'il était « tellement ami d'innovations, qu'il n'y avait à peu près rien dans la république des lettres qu'il n'eût bouleversé; » et le célèbre orientaliste Ch.-B. Michaelis, qui [était professeur comme lui à Helmstädt, le jugeait en disant qu'il avait beaucoup d'« ingenium, » mais très peu de « judicium². » Il a laissé une multitude d'ouvrages. Ceux qui lui attirèrent le plus de contradictions sont ses *Ænigmata prisici orbis*, les *Ephemerides philologicæ* et le *Tomus primus in Jobum*³. Tous ses écrits sont remplis de choses disparates et traitent ordinairement des sujets autres que ceux qu'annonce le titre. Ce qui en fait l'intérêt au point de

¹ G. Franck, *Geschichte der protestantischen Theologie*, t. II, p. 229. Voir P. Schackert, *Herzog's Real-Encyclopädie*, 2^e édit., t. VI, p. 4-6; A. Tholuck, *Das akademische Leben des siebzehnten Jahrhunderts*, 2 in-8°, Halle, 1854, t. II, p. 59-60.

² P. Schackert, *loc. cit.*, p. 5.

³ *Ænigmata prisici orbis*: *Jonas in luce in historia Manassis et Josiæ*; *Ænigmata Græcorum et Latinorum ex caligine*; *Apocalypsis ex tenebris*, in-f°, Helmstädt, 1723; *Ephemerides philologicæ, quibus difficiliora quædam loca Pentateuchi ad Hebræicorum fontium tenorem explicata, cum notis et epistolis pro uberiore commentatione*, Helmstädt, 1693, 1696 et 1703; *Tomus primus in Jobum, historiam populi Israelis in Assyriaco exilio, Samaria eversa et regno extincto, tragœdiam sacram*, in-f°, Helmstädt, 1728.

vue historique, c'est qu'ils préparèrent les voies à l'avènement du rationalisme biblique en Allemagne.

Hermann von der Hardt est en effet un des pères de la critique négative. Il nia le caractère historique du livre de Job, sous prétexte qu'il est invraisemblable que le héros du poème ait pu avoir après son épreuve le même nombre de fils et de filles qu'auparavant. D'après lui l'authenticité d'une partie des écrits de l'Ancien Testament est douteuse. Il prétendit que Moïse ne pouvait être l'auteur du récit du déluge ni de la table généalogique. Il soutint de même que plusieurs des oracles contenus dans le livre du prophète Isaïe n'avaient été composés qu'à l'époque de la prise de Babylone par Cyrus. Dans son ouvrage sur Osée, il appliqua la méthode dont ses imitateurs, tels que Koppe et Eichhorn, ont tant abusé depuis et qui consiste à morceler les écrits bibliques en un nombre indéfini de fragments tant bien que mal cousus ensemble. D'après lui le livre d'Osée ne renferme pas moins de vingt-neuf discours qui ont été composés par des auteurs divers sous le règne de Jéroboam et de ses successeurs jusqu'au règne d'Ézéchias¹. Il nia aussi l'antiquité du livre de Ruth et l'authenticité de plusieurs parties de Daniel. Il plaça enfin la composition de plusieurs psaumes à l'époque des Machabées².

Quant aux écrits dont il ne conteste point l'authen-

¹ *Hoseas historiae et antiquitati redditus, libri XXIX pro nativa interpretandi virtute cum dissertationibus in Raschium*, in-4°, Helmstädt, 1712.

² G. Franck, *Geschichte der protestantischen Theologie*, t. II, p. 232.

ticité et l'unité, Hermann von der Hardt explique les faits qu'ils racontent comme autant de symboles ou de mythes, toutes les fois que ces faits ne cadrent point avec sa manière de concevoir les choses. En théorie, il avait adopté le principe d'une explication strictement historique et grammaticale¹; dans la pratique, il n'eut point d'autre règle que l'arbitraire². Les anciens, dit-il, avaient la coutume d'exprimer leurs idées sous forme de fables et de paraboles. La Bible ne fait point exception. « Ces vieux Orientaux ne pouvaient dépouiller leur génie héréditaire, parler, écrire selon notre manière à nous, hommes modernes de l'Occident qu'anime un esprit tout différent... Aussi ces antiques écrits des Hébreux... présentent-ils, dans leur nudité native, les choses vulgaires et communes; mais quant aux autres, ils les enveloppent de symboles, comme d'un ornement et d'un manteau d'apparat, pour les rendre plus dignes d'admiration... Il faut donc dépouiller leurs histoires de ce vêtement et de ces ornements d'emprunt, et faire ainsi apparaître, sous le symbole, la chair et le sang³. » Afin de justifier son

¹ Il a exposé ses principes dans *Grammaticæ exegeticæ fundamenta; Exegeseos universalis elementa*, in-8°, Helmstädt, 1691 et 1708.

² C'est ce qu'avouent ses admirateurs eux-mêmes : « Allgemein datirt man seine Freisinnigkeit, welche freilich besser Willkür zu nennen wäre, vom J. 1710, » dit A. G. Hoffmann, *Hardt*, dans Ersch et Grüber, *Encyklopädie*, 11^{te} sect., 11^{ter} Theil, 1828, p. 393.

³ H. von der Hardt, *De rebus Jonæ programma*, in-4°, Helmstädt, 1719, p. 7-8. Voir aussi son *Phasiana, stylo veterum mythologorum concinnatum ænigma*, in-12, Helmstädt, 1708.

procédé d'interprétation, le professeur d'Helmstädt énumère longuement tous les apologues, paraboles, visions contenus dans l'Ancien Testament, depuis la fable de Joatham aux habitants de Sichem, sur les arbres qui veulent élire un roi, jusqu'à l'allégorie du prophète Ézéchiël sur Ohola et Oholiba, sans oublier les paraboles de Notre-Seigneur dans l'Évangile¹.

C'est dans le but d'expliquer le prophète Jonas à sa guise que Hermann von der Hardt pose ces principes. L'histoire de ce prophète le préoccupa pendant toute sa vie et il tenta souvent de résoudre ce qu'il appelait « des énigmes profondes et des symboles abstrus², » mais sans pouvoir jamais se contenter lui-même, parce qu'il n'avait pas la simplicité de la foi. D'abord il avait cru que le poisson de Jonas était un dauphin qui l'avait porté sur son dos; ce dauphin était le symbole de l'hospitalité reçue pendant trois jours par le prophète dans une maison amie³. Il plaçait alors la composition du livre sous le règne de Jéroboam II et il entendait par la ville de Ninive la ville de Samarie⁴; plus tard, il en recula la date jusqu'au temps de Manassé et de Jo-

¹ Jud., ix; Ezech., xxiii; Hardt, *De rebus Jonæ programma*, p. 7-33.

² H. von der Hardt, *De rebus Jonæ programma*, p. 36.

³ *Jonas in carcharia*. Le carcharias est le dauphin. Voir Carpvov, *Introductio ad libros historicos Veteris Testamenti*, 3^e édit., 3 in-4^o, Leipzig, 1741, t. III, p. 350 et suiv. Cf. Rosenmüller, *Scholia in Vetus Testamentum, Prophetæ minores*, t. II, Leipzig, 1813, p. 339-345; 363-364.

⁴ H. von der Hardt, *Ænigmata Jonæ ex vetusto hebraicorum fontium stylo*, in-4^o, Helmstädt, 1719, p. 6 (B. N., A 4686).

sias¹. A l'en croire, le livre de Jonas n'est qu'une parabole². Lorsque le texte dit que Jonas « s'enfuit, » au lieu d'obéir à Dieu, cela signifie qu'il se livre à des occupations profanes³. Il ne va pas à Joppé d'une manière réelle, mais d'une manière symbolique. C'est en vision qu'il voit un navire, qu'il s'embarque, qu'il est témoin de la tempête, qu'il est jeté à la mer. Le poisson qui l'engloutit, c'est l'Assyrie⁴. Les trois jours qu'il demeure dans le ventre du monstre indiquent la durée de la vision. La prédication de Jonas à Ninive, c'est la prédication aux habitants de Samarie. Elle dure trois jours, c'est-à-dire un temps indéfini. Jonas se retire ensuite sous une tente, qui est ombragée par un ricin. Cette plante est le symbole de Samarie. Le soleil qui la brûle et brûle le prophète, ce sont les armes des Assyriens, qui détruisent la capitale du royaume d'Israël⁵.

On voit que, dès le commencement du xviii^e siècle, Hermann von der Hardt éprouve pour tout ce qui est miraculeux et surnaturel la même incrédulité et la même

¹ *Historia lumen fontium hebraicorum, in quæst. chron. de ætate Jobi*. Cet écrit est reproduit dans le *Jonas in luce*, p. 496 et suiv.

² « Jonæ libelli visionibus constant divinis, symbola vehunt, parabolas continent et ænigmata sistunt. » *De rebus Jonæ programma*, p. 36.

³ « Fugere est in civilibus negotiis se subducere, se subtrahere operi. » *Ænigmata Jonæ*, in-4^o, 1719, p. 8.

⁴ « Absorbuit, pro visionis spectaculo, piscis ille grandis Jonam. Pro symbolo, in Assyriaco illo exilio gentem latituram, exitu negato, donec Deo eos liberare et patriæ reddere placeat. » *Ibid.*, p. 12-28, 29.

⁵ *Ibid.*, p. 30, 31, 37, 44, 45.

répulsion que les rationalistes de nos jours. Il se mit l'imagination à la torture pendant sa vie entière, afin d'éliminer de l'histoire sainte tout ce qui est au-dessus des forces de la nature. Ce sont principalement ses explications naturelles de divers miracles qui sont demeurées célèbres. Il avait été en cela le précurseur d'Eichhorn et de Paulus, qui plus tard ont fait tant de bruit par leur manière de réduire à des faits naturels les prodiges les plus extraordinaires de l'Ancien et du Nouveau Testament. La colonne de feu et de nuée, qui guida les Israélites dans le désert, selon le récit de l'Exode, n'est aux yeux du professeur d'Helmstädt que le feu sacré du tabernacle; pendant le jour, l'encens qu'on y plaçait en abondance produisait une colonne de fumée; pendant la nuit, il s'en élevait une flamme qui attirait l'attention d'Israël. Quand la Genèse raconte que la femme de Loth fut changée en statue de sel¹, il faut entendre par là qu'un monument en asphalte fut élevé en mémoire de sa délivrance, après le désastre de Sodome². Quand le Deutéronome³ dit que les habits et les chaussures des Hébreux ne s'usèrent point dans la péninsule du Sinaï, c'est une manière de signifier que les étoffes nécessaires pour confectionner des vêtements ne leur firent jamais défaut⁴. Caïn et Abel représentent deux armées ennemies. Le déluge est une invasion de

¹ Gen., XIX, 26.

² *Ephemerides philologicæ*, Helmstädt, 1713, p. 64-76.

³ Deut., XXIX, 5.

⁴ A. G. Hoffmann, dans Ersch et Grüber, *Encyklopädie*, art. *Hardt*, II, 2, 1828, p. 394.



42. — Le XIX^e siècle, d'après Hermann von der Hardt.

Scythes en Palestine¹. L'ange qui lutte contre Jacob, c'est un envoyé d'Ésaü. L'histoire de Balaam et de son ânesse s'est passée dans un songe. Les renards de Samson deviennent des bottes de paille². Quant à l'hébreu, il dérive du grec, ainsi que les autres langues sémitiques. Après avoir posé ce principe dans un de ses opuscules, il traduit en grec, à sa manière, le récit de la Tour de Babel et il fait ensuite un long commentaire pour prouver que c'est là l'histoire de la prise de Babylone par Cyrus. *Náfláh Babel*, « Babel est tombée, » conclut-il en terminant³.

Hermann von der Hardt, qui joignait volontiers des images et des illustrations à ses œuvres, a représenté comme prophétiquement le XIX^e siècle sous l'emblème d'une femme fière et majestueuse. Elle est assise près d'un arbre. De la main droite elle caresse une brebis ; de la gauche elle tient un rameau. Un enfant debout lui présente, d'un côté, une fleur ; de l'autre côté est une ruche où foisonnent les abeilles. Le lait et le miel sont le symbole de la science de notre siècle⁴.

¹ H. von der Hardt, *Historia diluvii Enoschi, Judæis; diluvii Annaci vel Henochi, exteris; belli scythici primi, rege Tanao, in Asiam et Palæstinam*, in-12, Helmstädt, 1726.

² G. Franck, *Geschichte der protestantischen Theologie*, t. II, p. 231-232.

³ *Historia Regni Babylonici per Cyrum eversi*, in-12, Helmstädt, 1726, dans le recueil de la Bibliothèque nationale de H. von der Hardt, intitulé *Varia*, Z 2116 B, t. IV, p. 10-11, 37-152. Le volume IV est rempli d'opuscules destinés à prouver que l'hébreu dérive du grec.

⁴ Figure 42. *Lumen græcum in analysi hebraica primo Geneseos libello*, in-12, Helmstädt, fig. XII, vis-à-vis de la p. 9, dans le t. IV de la même collection.

Non moins singulier ni moins bizarre que Hermann von der Hardt, Christian Thomasius (1655-1728) s'occupa moins directement que lui des Saintes Écritures, mais plus que lui il contribua à l'avènement du rationalisme en Allemagne¹. De bonne heure, il se livra à l'étude de la jurisprudence, sous la direction de son père, et dans les écrits de Grotius et de Puffendorf. Les contradictions qu'il remarqua dans les ouvrages de ces savants jurisconsultes firent naître des doutes dans son esprit. Il en conclut qu'il ne devait pas se laisser conduire par un licol, c'est-à-dire par l'autorité, comme une bête de somme². Foulant donc aux pieds les préjugés et les idées reçues, il prit la résolution de ne plus faire appel qu'aux lumières de sa propre raison. Il fut ainsi amené à rompre avec les idées courantes et en particulier avec les théories scolastiques, qu'on acceptait encore dans les universités protestantes. Dans ses *Institutiones de jurisprudence divine*, qu'il publia en 1687-1688, il montra à quels excès le poussait son esprit paradoxal en soutenant que, dans l'état d'intégrité, toutes les actions sont indifférentes; d'après lui, le suicide, la polygamie, la fornication, l'inceste même ne sont défendus que par le droit positif³. Dans une publication périodique, à laquelle il donna le titre significatif

¹ Voir Luden, *Chr. Thomasius nach seinen Schicksalen und Schriften dargestellt*, in-8°, Berlin, 1805.

² « Si pecudis instar capistro se, quo alii vellent, cæcum duci pateretur. » Brucker, *Hist. crit. philosophiæ*, t. IV, part. II, p. 451.

³ *Institutiones jurisprudentiæ divinæ*. En 1713, il publia une dissertation *De concubinato*, in-4°, Halle, où il soutint encore les mêmes erreurs.

de *Pensées libres, sérieuses et amusantes, conformes aux lois et à la raison, ou entretiens sur différents livres*¹, il donna carrière à sa causticité naturelle, et se fit des ennemis nombreux par ses traits satiriques et mordants contre les auteurs qu'il critiquait. Ils l'accusèrent de se moquer des dogmes de la religion et de ceux qui les prêchaient. Thomasius, afin de leur tenir tête, s'allia avec les piétistes. En 1690, il se retira à Halle, destinée à devenir le premier foyer du rationalisme en Allemagne, et il commença à y donner des leçons, quatre ans avant l'établissement de l'université, qu'il contribua beaucoup à fonder et à la tête de laquelle il fut placé. Peu à peu il se tourna vers les philosophes mystiques ou *théosophes*, pour s'en éloigner de nouveau plus tard. En 1696, il fit la guerre à la physique expérimentale et tâcha d'affaiblir l'autorité des expériences. En 1701, il publia une *Dissertation sur la magie et les sorciers* qui le fit accuser d'athéisme. Les écrits qu'il publia sont innombrables et favorisèrent le pyrrhonisme, le déisme et le rationalisme. Thomasius changea souvent d'opinion, selon les temps et les circonstances, tournant sa voile du côté où soufflait le vent de la popularité. Cette habileté peu loyale contribua beaucoup à accroître son influence. Il fut le premier professeur qui abandonna la langue latine dans son enseignement pour y substituer la langue vulgaire, usage devenu depuis

¹ *Freimüthige, lustige und ernsthafte, jedoch vernunft- und gesetzmässige Gedanken über allerhand, oder Monats-Gespräche vornehmlich über neue Bücher*, Halle, 1688-1690; réimprimé à Halle, 4 in-4°, 1723-1725.

général dans son pays; il fut également l'un des premiers à écrire ses livres en allemand; il fut enfin l'un des principaux défenseurs du système d'après lequel le souverain dispose à son gré de la religion, de ses institutions, de ses ministres, comme d'un *instrumentum regni*, utile au progrès de la civilisation et de la grandeur nationale.

Des hommes comme Thomasius et Hermann von der Hardt ne sont que l'avant-garde du rationalisme. Le rationalisme lui-même entre maintenant en scène avec l'école de Wolf.

CHAPITRE II.

WOLF ET SON ÉCOLE.

C'est de Christian Wolf que date en Allemagne l'époque des lumières, *Aufklärung*. Non seulement c'est à lui qu'on fait revenir l'honneur d'avoir « éclairé » l'Allemagne moderne, mais on lui attribue aussi l'invention du nom qui caractérise l'ère nouvelle, parce qu'il avait placé au frontispice de plusieurs de ses écrits un soleil radieux, dissipant par son éclat les nuages qui l'offusquent¹. Ce soleil qui s'est levé en la personne de Wolf pour illuminer l'antique Germanie, c'est le rationalisme!

Il y a une disproportion considérable entre le personnage et l'œuvre à laquelle son nom est resté attaché. On a quelque peine à comprendre l'influence qu'exerça un homme de second ordre tel que Wolf. Talent médiocre, sec, pédant, sans souplesse et sans nuances, sans fougue et sans passion, sans couleur et sans vie, il n'avait rien de ce qu'il faut pour remuer les masses et les lancer sus à l'ennemi, comme l'avaient fait Luther et les chefs anabaptistes. Mais sa médiocrité même le mettait à l'unisson avec cette multitude d'esprits moyens

¹ M. Philippson, *Gesch. des Preuss. Staatswesens*, t. 1, p. 35.